

FLEUR DE LUNE

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES AMIS DE

MAURICE FOURRÉ

NUMÉRO

VINGT-QUATRE

LE MOT DU PRÉSIDENT

Voici déjà le numéro 24, qui paraît à l'orée d'un hiver neigeux et glacial. C'est pourquoi nous l'avons mitonné bien roboratif et réconfortant, plein de nouvelles, de coups de cœur et de coups de gueule, d'enquêtes et de découvertes.

L'année 2010 n'a pas été un mauvais millésime pour notre Association, qui a pu se lancer dans une nouvelle aventure éditoriale, les « Cahiers Fourré » (vous trouverez plus de détails sur la chose dans ce numéro de *Fleur de Lune*). Nous avons également noué de nombreux contacts nouveaux et intéressants, notamment à la faveur du Salon de la Revue où, pour la quatrième fois, l'AAMF a tenu son stand les 16 et 17 octobre.

Ce fut aussi, nul ne l'ignore plus, l'année de la réédition de *La Marraïne du Sel*, et vous lirez dans les pages qui suivent le bilan de cette renaissance, dont nous espérons qu'elle sera suivie de beaucoup d'autres : car il faut le savoir, ce titre excepté – enfin accessible grâce aux efforts d'un courageux éditeur (l'Arbre Vengeur) et de l'Association –, *aucun ouvrage de Maurice Fourré n'est plus disponible en librairie* ... Nous avons donc encore beaucoup de projets à mener à bien pour les années qui viennent ...

Mais que cela ne vous empêche pas de vous plonger dans la lecture de ce numéro 24, où vous apprendrez beaucoup de choses sur Queneau, Richelieu, les annales criminelles de Montreuil-Bellay, ou encore la double vie d'Eugène Mouton, magistrat et écrivain précurseur de la science-fiction, et prédécesseur immédiat de Fourré dans la belle maison familiale de Niort où Maurice a passé toutes ses vacances d'enfant. Et sur Fourré lui-même, bien entendu. Car ce que nous savons de lui reste insignifiant au regard de nos ignorances. Continuons donc le combat.

À vous tous, bonne fin d'année, et vivement 2011, pour de nouvelles aventures fourrées !

S O M M A I R E

Fleur de Lune n° 24

- **Le mot du Président**
 - **Fourré/Queneau** : *Si tu t'imagines ...* par J.-P. Guillon
 - **Une lettre de Maurice Fourré à Louis Roinet**

La Marraine du Sel, bilan d'une réédition

- | |
|---|
| <ul style="list-style-type: none"> • Les Rendez-vous masqués, par B. Duval • Sorcellerie en Indre-et-Loire, par P. Pigot, • Richelieu, par J.-F. Dubois |
|---|
- **Maurice Fourré/Eugène Mouton**, à la même enseigne,
par Ph. Landreau
 - **ÉCHOS ET NOUVELLES** :
 - L'affaire Dovalle : une source inédite
de la *Marraine du Sel* ?
 - *Les Cahiers Fourré* : une nouvelle publication
de l'AAMF

– Parthénogenèse, par B. Duval

Raymond Queneau - Maurice Fourré *Si tu t'imagines ...*

Sans repos, à travers les modes éphémères,
je poursuis l'image de mon rêve.

Johann-Heinrich Füssli

Dans son espèce de livre de mémoires, qu'il a intitulé *Endetté comme une mule* (Belfond, Paris, 1979), l'éditeur Eric Losfeld rend justice au passage à Philippe Audoin, « cet homme singulier qui m'a épaulé quand je tournais les rigueurs de la censure », et amusé, il le revoit « coiffé d'un béret et portant un pull rayé tricoté à la main, capable en plus d'allier l'émotion et le dilettantisme, un goût affirmé pour le chant grégorien et le vin blanc sec ... ».

« Il y a déjà longtemps, rapporte-t-il à l'époque, qu'on annonce de lui un ouvrage sur Maurice Fourré, évidemment susceptible d'éviter la somnolence aux rapides dès le départ de Montparnasse-Bienvenue [sic] ». Grâce à cette étude de Ph. Audoin, si longtemps différée (*Maurice Fourré, rêveur définitif*, Le Soleil Noir, 1978), et aux divers documents proposés au fil des ans par les bulletins successifs de *Fleur de Lune* (le numéro 1 remontant déjà au mois de mai 1998 !), on sait maintenant que l'aventure poétique de Maurice Fourré fut des plus hasardeuses, des plus aléatoires qui soient. Tous nos lecteurs et adhérents le savent aujourd'hui : il s'en est fallu d'un cheveu, mais vraiment d'un cheveu très fin, pour que *La Nuit du Rose-Hôtel* ne voie jamais le jour et reste enfoui dans la mallette du représentant en « fantaisies joyeuses et funèbres ». Quant aux œuvres suivantes, elles n'auraient même pas connu l'ombre d'un commencement, car leur auteur aurait sans doute préféré égayer à bon compte ses vieux jours, à La Baule, au Croizic ou à

Pornichet.

En l'occurrence, ce cheveu qui a fait toute la différence, cet intermédiaire du destin était, comme on sait, Stanislas Mitard, magistrat à la cour d'appel d'Angers, vieille connaissance de Fourré qui lui avait donné à lire sa *Nuit*, laquelle fut ainsi transmise à un ami tiers de la région, Julien Gracq. Sans Stanislas Mitard (celui qui roulait toujours trop vite, ce que Fourré lui reprochait, en mai 1954 : « Il y a perte sur toute la ligne, triplage des risques, etc »), jamais le manuscrit n'aurait quitté l'Anjou et ne serait parvenu sous les yeux d'André Breton qui le fit paraître en 1950. Mais avant cela, dès qu'il estima son récit achevé, l'auteur en conserva les feuillets à l'abri d'une demeure familiale, par crainte des bombardements de la fin de la guerre. Puis il le fit dactylographier à quelques exemplaires : « Je reçois, confiait-il, le 20 octobre 1948 à son ami Louis Roinet, mes copies du RH complet. C'est fait ... Voilà mon roman (?) publié à six numéros. Cinq sont devenus rouges ; le sixième vert, le mien. Quelle diffusion ! ... Quel chantier ! Sur le chapelet de mes os, je compte mes années. Chaque jour qui vient m'éloigne de mon histoire et je serre d'un nœud ma ceinture sur un scapulaire en loques ... à l'heure solaire du monstrueux déclin. » Mais le « RH » n'allait pas en rester à l'état d'une « humble dactylographie », comme il l'écrivit à Julien Gracq à la Noël de 1950. Il allait offrir à son auteur les plaisirs d'une sortie publique : « Je n'avais rêvé cela, confiait-il, toujours à Gracq, pour mon récit que j'écrivais si tard ».

Avec la lettre d'André Breton en effet (en date du 16 mai 1949), le ton et l'humeur vont changer du tout au tout, et, à l'abattement du vieil homme amer perdu dans sa province, vont succéder sans transition l'euphorie et l'enthousiasme de l'enfant face à un cadeau qu'il n'attendait plus. Son langage lui-même s'en ressent, régressant jusqu'au babil enfantin : Ah ! « la cave nourricière de rêves », « les invitations du patron », « la pomme de Guillaume Tell » ! On voit que Maurice Fourré ne reculait plus devant rien, comme en témoigne la longue lettre inédite que nous reproduisons ci-après, adressée dès le 17 mai, à un confident de longue date, son ami Louis Roinet, professeur de lettres au lycée d'Angers. Ces propos exaltés, reprennent les termes mêmes de la lettre reçue ce matin-là de Paris (d'ailleurs transcrite par Audoin dans son

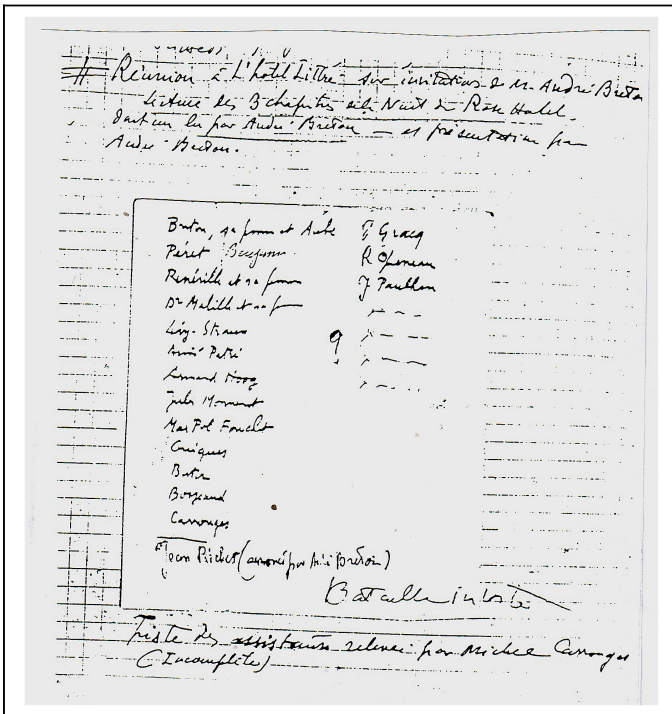
ouvrage, ainsi que dans *Fleur de Lune* n° 2) : point n'est besoin, donc, de les reproduire ici. Mais il fallait communiquer le plus vite possible à Raymond Queneau une copie non reliée de l'ouvrage, pour qu'il assure – « ce qui sera fait cette semaine », précise Breton – la mise en page et le calibrage du texte avec sa disposition si originale, prose et vers alternés.

Tout en poursuivant l'élaboration de son œuvre personnelle, Raymond Queneau en effet exerçait des fonctions diverses au sein de l'entreprise Gallimard : il faisait à l'époque partie des comités de lecture, qui se réunissaient toutes les semaines, sans compter « la grande corvée du coquetèlle Gallimard », comme il le note dans son journal à la date du 9 juin 1949. Il assumait en outre pour la NRF le projet de la future « Bibliothèque idéale » (« Gaston Gallimard m'a gentiment avancé pour cela cent billets », ainsi qu'il le relate juste avant d'évoquer Maurice Fourré, page 659 de son Journal, publié vingt ans après sa mort)¹.

Comme le nom même de l'auteur ne disait rien à personne, et que l'ouvrage prévu risquait donc de faire un four magistral, Breton imagina d'en donner au préalable une lecture tout à la fois publique et privée. Cette soirée de lecture eut effectivement lieu, le samedi 9 juillet 1949, dans le sous-sol de l'hôtel Littré, où Maurice Fourré descendait lors de ses séjours parisiens. « J'aurais ainsi la joie, lui écrivait André Breton, de réunir autour de vous comme il se doit ceux qui me paraissent aujourd'hui le plus compter. » La liste des participants à cette soirée a déjà été donnée, dans *Fleur de Lune* n° 3, mais il ne me semble pas inutile de la reproduire ici une nouvelle fois. Dans son journal datant de cette année-là, et où se croisent les figures et les fantômes du Saint-Germain des Prés de l'après-guerre, Raymond Queneau fait à sa manière le récit de cette soirée² : on le trouvera ici tel quel, d'autant plus nécessaire qu'il n'a été reproduit nulle part.

¹ Édition établie par Anne-Isabelle Queneau, Gallimard, 1996

² La présence qui m'a le plus intrigué est celle, mentionnée, de Claude Lévi-Strauss. Je le sais, puisque je lui ai écrit à ce sujet par l'intermédiaire de son éditeur. Je me souviens aussi qu'il m'a répondu, mais je suis hélas incapable de dire où j'ai rangé sa lettre, glissée dans quelque livre sans doute, selon mon habitude : Ah, pensée sauvage, tristes tropiques, vous m'en jouez, des mauvais tours ...



Liste des invités à la soirée de lecture du Rose-Hôtel

Au-delà de l'anecdote, Queneau relève l'urgence manifestée par l'auteur à se mettre en route et à s'exprimer, (« J'avais soixante-huit ans, lui explique Fourré ce soir-là, je me suis dit qu'il était temps »), ainsi que la violence, le choix d'un objectif violent, fût-il dissimulé « sous les coquetteries de la fuite aimable », qui est à la base de toute création véritable et personnelle (« Oui, affirme Fourré, il me fallait quelque chose à casser »).

1949

Ça fait bien dix jours que j'ai acheté ce cahier, jusqu'à présent flemme terrible, pas le temps, j'essaie de m'y mettre ce soir. Tentative tentée déjà. J'ai des notes – par ailleurs. Pas d'intimité. Les gens. Les autres. Je voulais commencer samedi dernier, mais voilà cette semaine passée, soufflée comme chandelle. Je recopie ci-dessous une note prise en sortant de la lecture de Maurice Fourré, samedi dernier. Il a soixante-treize ans. Protégé de [René] Bazin, il a publié une nouvelle dans *La Revue des Deux Mondes* en 1903 (vérifier). Homme d'affaires. Découvert par Gracq. La lecture se passe à l'hôtel Littré, dans un sous-sol, avec des verrières 1900, probablement le même hôtel que le *Rose-Hôtel*.³ M[aurice] F[ourré] lit le chap[itre] 1, A[ndré] B[reton] le chap[itre] 3 de la *Nuit du Rose-Hôtel*. Il y a là une vingtaine de personnes : Paulhan, Pieyre de Mandiargues, M[ax] P[ol] Fouchet, Péret, Carrouges, Gracq, la fille de Breton (au profil médiéval). P[ar] ex[emple], y a-t-il Renéville ou pas, incapable de m'en souvenir à huit jours d'intervalle. Je l'ai rencontré hier, Renéville, il était horrifié parce que je n'avais pas lu *La Chasse spirituelle*. Pas tellement sûr du faux. Me conseille de lire les brouillons de la *Saison en enfer* de son édition. Je l'ai fait hier soir même. Pas non plus convaincu par la thèse de Bouillane de Lacoste ; pourrait être une copie ; prouve seulement qu'A[rthur] R[imbaud] s'intéressait encore à la littérature. Important. Il me semble bien que R[enéville] était à cette lecture. À l'entracte, j'ai essayé de faire parler Fourré. Avec l'appui du petit vin blanc d'Anjou (« lequel tiendra dans votre verre », comme le disait A[ndré] B[reton] dans son discours d'introduction), il se lance : il explique que pendant des années, il voulait écrire un « roman schématique ». « Une carcasse ». Je pense qu'il faut comprendre « un roman pur, le schéma d'un roman ». ⁴ Il continue : « il me fallait quelque chose à casser, de la vaisselle, des statuettes, oui : des statuettes. Pour ça, il me fallait des armes à la ceinture, un revolver, un sabre, pour casser les statuettes. Des connaissances livresques – je n'avais pas de connaissances livresques. J'ai beaucoup lu. Peu d'œuvres originales. Rien que de la critique. Beaucoup (grand

³ Queneau commet ici une erreur largement partagée (Michel Butor croyait la même chose) : le modèle du *Rose Hôtel* n'est pas le Littré, mais un des petits hôtels de la rue du Montparnasse, tout proches de la gare. Certaines sources se prononcent pour celui qui porte aujourd'hui le nom d'*Unic Hôtel*, au numéro 56 (NdR)

⁴ Nous comprenons cela autrement, à savoir que pour Fourré, le « roman schématique » c'est le roman pur, proche de l'abstraction, et que les *schèmes* ainsi évoqués en sont les matériaux de construction. (NdR)

geste) de critiques. Les bombes tombaient. Je pouvais être tué et mon roman schématique disparaissait. Il me fallait aussi plusieurs techniques. Il fallait aussi que mon livre puisse être lu par les femmes. Un auteur ne doit pas écrire une ligne qu'un homme puisse ensuite citer en proverbe contre sa femme. Alors je m'y suis mis. J'avais soixante-huit ans, je me suis dit qu'il était temps. J'ai eu plusieurs secrétaires. La première n'était pas trop vieille : dix-sept, dix-huit ans. Viennoise, cheveux châtons, yeux verts. Oh ! Je n'y ai pas touché. Puis deux autres. Elles avaient la manie ambulatoire. Elles ont fini à Berlin, à Madrid. La Viennoise s'est suicidée. La deuxième était d'une bêtise monstrueuse. Elle mangeait un kilo de confiture par jour. Elle est devenue ivrognesse. Elle ne faisait pas de fautes de frappe, mais elle écrivait un roman parallèle. » Il s'arrête brusquement : « Vous savez, je ne sais pas tout ça par cœur. Je m'écoute et j'ai l'impression ... » (geste d'une oreille à l'autre).

Quelques jours plus tard, Queneau relate en passant qu'il est « en train de lire *La Nuit du Rose-Hôtel* et qu'il rencontre dans une réunion amicale le « poète et critique Max-Pol Fouchet, à qui [il] parle de Maurice Fourré », et là-dessus s'achèvent, dans la volumineuse édition du Journal de Queneau (plus de mille deux cents pages !) les allusions à notre auteur. ⁵

Jean-Pierre Guillon

PS Dernière minute : apprenant récemment qu'un libraire parisien disposait d'un exemplaire *La Marraine du Sel*, dédié à Raymond Queneau, je me suis mis en rapport avec lui, et il n'a fait aucune difficulté pour me communiquer le document que voici. Sauf pour les graphologues, ce petit mot ne présente guère d'intérêt, mais l'achevé d'imprimer de la *Marraine* datant du 12 décembre 1955, il montre au moins que la relation entre les deux hommes avait subsisté après la sortie du *Rose-Hôtel*.

⁵ Il y en a pourtant une autre : Queneau en effet rapporte une confidence de Fourré qui lui aurait dit, à l'occasion d'un des « cocktails Gallimard », à propos des écrivains assemblés là : « Ils me font l'effet de *façonniers en chambre* » (NdR).

Pour Monsieur Raymond Queneau
En bien sincère hommage
Maurice Fourré

LA MARRAINE
DU SEL

Une lettre de Maurice Fourré
à Louis Roinet

Mardi 17-5-49 - Angers

Bien cher Ami,

En même temps que votre aimable carte, je reçois une belle et bonne lettre d'A. Breton qui me fait un immense plaisir et à laquelle je répondrai demain après y avoir réfléchi à loisir.

1° Tout est d'accord avec Mr Gaston Gallimard : collection Révélation, publication cette année. Queneau recevra d'A.B. la copie dactylographiée non reliée pour calibrage de l'imprimeur ¹. M. Breton demande de conserver la sienne. Le mieux serait donc que je lui remette une de celles que j'ai à Paris et dont je déglinguerai la reliure - Je viendrai donc à Paris incessamment – car A. Breton me parle de remettre la copie cette semaine – et je ne sais comment faire sinon annoncer ma proche venue. Le contrat me serait bientôt donné à signer. Publication dans le deuxième semestre —————

2° La lecture aurait lieu incessamment, dès que les aménagements matériels de ma venue seraient effectués – ainsi que les appels.

Une vingtaine de personne dont voici liste :

Jean Paulhan.

Raymond Queneau.

Jules Monnerot.

Pierre Mabilie

¹ Dans une autre lettre, écrite quelques heures plus tard au même correspondant il ajoute que « la présence de Jean Paulhan et de Raymond Queneau à la soirée de lecture prévue signifiera l'adhésion cordiale et totale de la maison Gallimard à cette entrée de mon texte dans la vie »

Thiers. 17-9. 49. Angers

Mon cher Ami,

En même temps que votre
aimable carte, je reçois une belle
et bonne lettre d'A. Bruston qui me
fait ^{un} immense plaisir et à laquelle
je répondrai demain après l'avoir
réfléchi - écrit.

1^o Tout est d'accord avec nous
Gaston Gallimard; Collin Rinaldi
publication cette année. Guérin ^(?) reprendra
d'A. B. la copie d'orthographe mais
reliée ^(?) pour catéchisme. M. Bruston
demande de conserver la sienne. Je
m'imaginais donc que je lui remettrais
une de celles que j'ai à Paris et dont
je déglignerais la reliure - Je voudrais
l'envoyer à Paris incessamment - car A.
Bruston ^{me} parle de remettre la copie cette
semaine - et je ne sais comment faire.
Je compte me faire verser.
Le contrat me serait bientôt remis à
signer. Publication vers le 2^e semestre —

Aimé Patri

Jean Richer.

Rolland de Rennéville [sic] (dont l'œuvre m'a été personnellement infiniment utile et précieuse par mille conseils)

« Plus nos amis – (dit M. Breton) – et jeunes amis surréalistes qui ne me pardonneraient pas ...

« Julien Gracq et Michel Carrouges devraient bien entendu être des nôtres ...

« Soit au moins une vingtaine de personnes. »

Naturellement c'est M. Breton qui fait les invitations, ainsi qu'il importe du Patron – je le lui confirmerai pour qu'il agisse ainsi s'il lui plaît.

Trop heureux que je serai de revenir en cette cave nourricière de rêves, d'espoirs – et de nourritures plus temporelles, où je me sentirais achevé d'être instauré ...

(Mais où arrivant quelques journées d'avance, je serais heureux d'échanger avec vous diverses vues préalables, assez ébaubi que je serais en ce détour d'un curieux périple commencé autour d'un bock du Café Gasnault !)

Mais heureusement que je suis, grâce à vous, un peu entraîné à ces rencontres parmi des entourages progressants, où s'humilient, tremblent et se bandent les élasticités soumises à d'extrêmes épreuves de mon échine lassée de bien des jeux plaisants ou sévères.

Quelle aventure merveilleuse pour un timide fugace ! Et mériterai-je d'être la pomme de Guillaume Tell ! ...

3° A.B. va rééditer son « Anthologie du Rire Noir »² et me demande de m'y intégrer avec quelques autres avec ma photographie. Si la Nuit du Rose-Hôtel paraît d'abord, il me demanderait d'y publier un fragment de Tête-de-Nègre – dont j'espère bien établir, sinon finir, le

² Ce projet (« Anthologie de l'Humour noir ») ne se réalisa pas, Breton ayant jugé à la réflexion que cela aurait mené Maurice Fourré sur un chemin qui sans doute n'était pas tout à fait le sien. (« Il m'en coûte de vous dire que j'ai renoncé à insérer des fragments de votre œuvre dans l'Anthologie de l'humour noir. À la réflexion, il m'a semblé que c'était par trop solliciter le texte dans un sens arbitraire et que cela risquait d'en fausser la perspective. », A.B., lettre du 29 décembre 1949)

2^e La lecture aurait lieu
inévitablement sur les arrangements
matériels de ma venue seraient
effectués - ainsi que les appels.

Une vingtaine de personnes dont
voici liste :

Jean Paulhan.

Raymond Queneau.

Jules Monnerot

Pierre Mahille.

Aime ' Patrie.

Jean Richer.

Rolland de Renneville (J'ai l'espoir
qu'il a été
personnellement
suffisamment
utile et
fructueux
par mille
conseils)

" Plus nos amis - [dit M. Breton] -
et jeunes amis surréalistes, qui ne
me pardonneraient pas...

" Julien Gracq et Michel
Carrouge devraient bien entendre
être des nôtres...

" Soit au moins une vingtaine
de personnes. "

Naturellement J'ai M. Breton

premier chapitre, comme élément d'amarrage dans les premiers mois d'été. (Ma pensée tourne autour, et je crois que peut-être « ça ira ». – En somme, Tête-de-Nègre, c'est l'Auteur du Rose-Hôtel ... dont la nuit n'aura indiqué que les signaux et les rires et quelques masques brisés et changeants).

Mais quelle magnifique lettre m'a écrite le merveilleux André Breton.

Quelle éblouissante promotion me confère son geste tout-puissant vers moi.

Sa délicatesse à mon égard prend les formes les plus exquises et qui m'entraînent avec ravissement dans le monde où vous m'avez fait les premiers signes.

A.B. m'informe que M. Carrouges vient de perdre sa mère et que ses enfants, à la suite d'imprudences, lui ont donné des inquiétudes ...

La lettre de Maurice Fourré – ou, du moins, la photocopie que nous en possédons – se termine ainsi abruptement, comme on pourra le constater dans le fac-simile ci-après, sans salutations et sans signature. (NdR)

qui fait les invitations, ainsi qu'il
importe du Patron - je le lui confirmerai
parce qu'il aîsse ainsi, s'il lui plaît.

Trop souvent que je serai de la
réfector en cette case nourrie de
seur, d'espairs - et de nourritures
plus temporelles, en plus sentenciers
ichien d'été instance - -

(Mais on arrivait peut-être journées
l'absence je serai souvent d'échanger
avec vous diverses vues fraternelles,
assez ébahi que je serais en ce lieu
un curieux peuple comme tant
en Boek de Café Gasmanth!

Mais heureusement que je
ai, grâce à vous, un peu entraine
et rencontres parmi des entours
présents, à s'humiliant, tremblent
de l'absence les élasticités soumise
d'extérieurs s'efforcent de leur échoue
se de leur les yeux plaisants on
nières.

Quelle aventure merveilleuse pour
timide fugace! A m'indiquer-je d'être
homme de Guddamer Tell!...

3^e A. B. va rééditer son
 "Anthologie du Rire Noir" et
 me demande de m'y intéresser avec
 quelques autres, avec une photographie
 Li. L. Nuit du Rose-Hôtel portant
 l'abrév. il me demanderait d'y
 publier un fragment de Tête de Nègre
 dont j'espère bien établir sinon finir
 le premier chapitre, comme il vient
 d'amarré dans les premiers mois
 d'été. (Ma pensée tourne autour
 et j'ai sans doute pu être « sa déa ». — Le
 nouveau Tête de Nègre c'est l'Antenne du
 Rose-Hôtel.... Tant la nuit n'a
 indiqué que les signaux et les rires et
 quelques masques bûchés et changeants.)

Mais quelle magnifique lettre
 m'a écrite le merveilleux André Breton.
 Quelle éblouissante proclamation me
 confère sa geste tout puissante vers moi.
 Sa dédicace à mon regard prend les
 formes les plus exquises et me m'entraîne
 avec ravissement dans le monde où vous
 m'avez fait les premiers signes.
 AB m'informe que le Carré a eu
 le malheur de perdre sa mère et que les
 enfants à la suite d'impudence lui ont donné

Les rendez-vous masqués

Bilan d'une réédition

*La confiserie que nous tend Fourré est semblable à celle
que fabriquent les Mexicains pour leur carnaval, tout entière
de sucre scintillant mais ayant la forme d'un crâne.*

Michel Butor, in *Monde nouveau*, 1955

L'Arbre vengeur, c'est-à-dire un graphiste et un ancien libraire qui ont d'abord eu envie d'éditer des textes épuisés, des petites curiosités intellectuelles de la fin du XIXe et du début du XXe. Des textes mordants, gorgés d'humour noir, avec une liberté de ton et un appétit pour la langue fabuleux ...

Dans le numéro 814 de *Livres-hebdo*, organe officiel de la librairie française, Marie-Rose Guarniéri, libraire à l'enseigne *des Abbesses* (de Montmartre), 30 rue Yvonne Le Tac, où elle est ma voisine (car j'habite au 10), choisissait en ces termes, à la faveur d'une enquête préluant au Salon du livre d'avril 2010, son "petit éditeur" préféré. Ça tombait bien : c'était aussi le mien. Deux ans auparavant, à la Porte de Versailles, j'avais confié à David Vincent, de L'Arbre vengeur, un exemplaire défraîchi de *La marraine du sel*, paru chez Gallimard en 1955, et jamais réédité depuis. Aussitôt séduit, le "petit éditeur" obtenait, un an plus tard, l'autorisation de Gallimard pour rééditer lui-même cet ouvrage en rupture de stock. Pour que ce rêve devienne réalité, sans doute fallait-il que ladite *Marraine* atteignît elle-même l'âge de la retraite : 65 ans (quand il l'a écrit, Maurice Fourré l'avait dépassé depuis belle lurette).

Marie, comme Mariette Allespic, et Rose, comme Madame Rose, Marie-Rose avait tout pour devenir une nouvelle héroïne de Fourré. Malheureusement, depuis son installation dans l'ancienne rue Antoinette – rebaptisée Yvonne Le Tac à l'initiative de Joël, le fils de la directrice de l'école locale, ancien député gaulliste partisan de la réouverture des maisons closes – Marie-Rose et moi, nous ne nous sommes guère fréquentés. Le rendez-vous était d'autant plus manqué que, le 9 avril

suivant, le numéro 816 de *Livres-hebdo* annonçait, parmi les nouveautés de la semaine, *Le retour de la veuve Allesspic* : “Admiré par Michel Butor et André Breton, Maurice Fourré est aujourd'hui réédité par L'Arbre vengeur”, annonçait Alexandre Fillon, lui-même originaire de l'Anjou (homonyme du locataire actuel de Matignon, lequel m'a attribué, en 1999, à l'époque où il présidait le Conseil régional des Pays de la Loire, une subvention pour tourner un documentaire sur Fourré).

Ça commençait bien ! J'imaginai déjà, Marie-Rose en tête, des hordes de libraires se pressant pour commander la perle rare qui, sous sa nouvelle robe bleu ciel agrémentée d'ensorcelantes épingles à chapeau, et ceinturée de l'éclatante bande rouge signée Breton (*Son œuvre est prise dans ses gloires. Elle est de celles qu'on redécouvrira*), allait bientôt trôner en bonne place dans leur vitrine. Dans la foulée, pourquoi ne pas accorder à l'ouvrage le prix Wepler, fondé par Marie-Rose place Clichy, non loin du Cyrano où, dans les années trente, se réunissait le “groupe surréaliste” ?¹ Heureuse coïncidence, le samedi 24 avril – 24, comme le présent numéro de *Fleur de Lune* –, la Librairie des Abbesses annonçait une signature ... du dernier livre d'Annie Le Brun, *Si rien avait une forme, ce serait cela*. Cette gardienne de la flamme surréaliste avait été personnellement liée, à l'université de Rennes, avec Jean-Pierre Guillon, qui devait par la suite fonder l'Association des amis de Maurice Fourré : c'était donc une rencontre propitiatoire en perspective, sous le signe breton de Breton – et pourquoi pas de Fourré ?

Oui, mais voilà.

Ce week-end-là, j'étais invité chez de vieux amis dans l'Entre-deux-mers, et bien décidé à profiter de l'arrêt du train à Bordeaux pour aller prendre livraison de nouvelles *Marraines* chez Mollat, la plus grande librairie de France, où David Vincent passe ses journées (L'Arbre vengeur, à Talence, c'est la nuit). Donc, n'étant pas disponible à la date dite, je décide de franchir le seuil de la Librairie des Abbesses, sous prétexte d'y acquérir, pour l'offrir à mes hôtes du week-end, grands amateurs de corrida, un livre qui venait de paraître sur le sujet ... Las !

¹ Cette année, les jurés de ce prix Wepler ont attribué une mention spéciale aux *Jardins statuaires* de Jacques Abeille, ancien membre du groupe surréaliste, publié par Attila. C'est la troisième édition de l'ouvrage, déjà sorti chez Flammarion en 1982 et chez Joëlle Losfeld en 2004.

Avant même que j’aie pu lui toucher le moindre mot sur la *Marraine*, Marie-Rose me prend de vitesse en me parlant en long et en large d’une “soirée corrida” à laquelle elle participe prochainement, etc, etc, et je ne trouve rien à lui répondre du tac ... au Tac. Je me replie en désordre.

Pour comble d’infortune, les deux autres libraires du quartier qui, sur mes injonctions, ont accepté de passer commande de la *Marraine* ne la présentent pas en vitrine.

Au Bougainville, rue de la Banque, se réunit, une fois par semaine, le dernier carré des surréalistes pataphysiciens – non, ce n’est plus antinomique –, qui n’ont pas manqué, eux, d’accourir au Salon du livre faire l’acquisition de leur nouvelle *Marraine*. Au mois de juin, l’un d’eux, Pierre Laurendeau, éditeur à Angers, obtient un bel écho dans *Encres de Loire*, l’équivalent régional de *Livres-hebdo*. Mais tout cela ne fait pas une campagne de presse, et, pour se remonter le moral, rien de mieux que d’aller sur le Net, où le site Place des libraires annonce, pour la *Marraine*, jusqu’à une quarantaine de points de vente.

Toujours sur le Net, la “Liste Mélusine”, dirigée par le professeur Henri Béhar, biographe de Breton, rassemble toutes les informations possibles sur la reviviscence historiographique du mouvement surréaliste : aucun “étudiant en surréalisme” ne peut donc ignorer cette nouvelle résurgence de la prose fourréenne. Cela dit, tant que Fourré n’est pas inscrit au programme de l’agreg, il n’est pas obligatoire de faire un sort à ses ouvrages ...

À l’initiative d’une de nos membres, Anne Orsini, une soirée de lecture est organisée à la *Lucarne des écrivains*, librairie du dix-neuvième arrondissement exemplairement animée par Armel Louis, avec le soutien de Claude Duneton, maître des usages de la langue française au Figaro. La “soirée Fourré” est annoncée dans la *Gazette de la lucarne* par une interview du préfacier de la *Marraine*. Avec Anne Orsini et la chanteuse et actrice Bielka (toutes deux fourréennes de la première heure), Claude Merlin, irremplaçable adaptateur des *Éblouissements de M. Maurice*, a mijoté une lecture conçue avec amour comme un spectacle de poche. L’assistance est fournie, les applaudissements aussi, et au buffet, trônent les *Bavaroises nénétttes* (dont la recette en vers centrés sur la page figure au beau milieu de l’ouvrage) et coule le vin de

Loire. Succès garanti.

Nouvelle bonne surprise sur le Net, où le site littéraire Fricfrac [sic], publie, sous le titre *Sorcellerie en Indre-et-Loire*, un superbe article, adhésion la plus fervente jamais accordée à ce jour à *La Marraine du sel* : avec l'autorisation de Pierre Pigot, son auteur, nous sommes heureux de le reproduire ci-après.

Les 16 et 17 octobre derniers, *La Marraine* connaît enfin les suffrages du grand public, au Salon de la Revue, où elle trône sur le stand de *Fleur de Lune* : on se l'arrache.

Concluons : en attendant une prochaine signature à la Librairie des Abbesses – car il ne faut jamais désespérer – rendez-vous en Sorbonne au séminaire d'Henri Béhar, consacré cette année aux rapports substantiels du surréalisme et du baroque, un programme en or pour embrasser Fourré le quel, je crois bien, a évoqué quelque part “les délices d'une forme baroque” : le 10 décembre prochain, une communication exceptionnelle lui sera consacrée. Il y sera beaucoup question de la *Marraine du Sel*, bien entendu.

Pourvu que ce prochain rendez-vous ne soit pas, lui aussi, *masqué* !

Bruno Duval

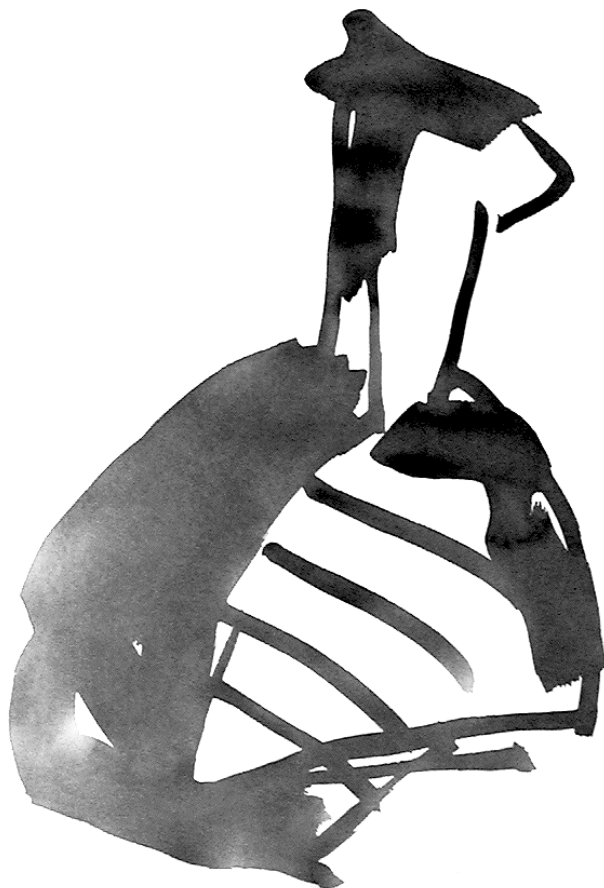


Sorcellerie en Indre-et-Loire

Tous ceux qui s'intéressent au surréalisme, et à ses innombrables petites ramifications internationales toujours riches en surprises, vous le diront comme moi : si l'adage veut que pour certains auteurs il faut se lever tôt pour trouver leurs livres, alors sachez qu'il faudra vous lever très très tôt si vous désirez, comme ça sur un coup de tête, mettre la main sur les quelques romans de Maurice Fourré, tardif bourgeois du surréalisme (il était plus que septuagénaire à la publication de son premier roman !) dont la maison Gallimard a laissé le maigre corpus disparaître corps et reliures de son catalogue actif depuis des décennies. Imaginez ma joie le jour où j'ai pu harponner par hasard chez un bouquiniste un exemplaire extrêmement jauni de *La Nuit du Rose-Hôtel*, son chef-d'œuvre de magie rituelle : la chance m'était enfin donnée de goûter aux phrases raffinées et ésotériques de Madame Rose et des mystérieux occupants de son hôtel de passe du quartier Montparnasse, aux discrets jeux typographiques de Fourré, aux constants décalages qu'il introduit dans les voix de ses personnages, sonnante toutes comme des incantations immémorielles redescendues dans notre monde contemporain, et tournoyant autour de deux enfants placés malgré eux au centre d'un long processus d'adoration et d'accomplissement ...

Alors, puisque les éditions de l'Arbre Vengeur nous font tout à trac l'immense plaisir de rééditer, après cinquante ans de purgatoire, *La Marraine du sel*, le second roman de Fourré (dont le titre fait discrètement écho à un célèbre poème d'André Breton)¹, il s'agit de ne pas boudier notre réjouissance de *happy few*, et de goûter à leur seule

¹ Quel poème ? À cette question, Pierre Pigot nous a répondu : « Je pensais justement à ces vers de *Tournesol* (dans *Clair de terre*) : "... ce flacon de sels / que seule a respirés la marraine de Dieu". Mais c'est un rapprochement tout personnel, je vous l'accorde ... »



« Monsieur Allesspic était un Petit Gris (...) C'était un Demi-Deuil
blanc nuptial et cirage funéraire ... »
Dessin de Tristan Bastit pour *La Marraine du Sel*

mesure les petites mais fascinantes intensités dont Fourré est capable, au sein de son langage si particulier, tout entier réminiscent de somptuosités mallarméennes bien datées qui n'auront pas forcément la chance de plaire aux aficionados du modernisme – et qu'importe, au fond. L'intrigue de *La Marraïne du sel*, comme celle de *La Nuit du Rose-Hôtel*, tient dans l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette ; mais comme son prédécesseur, le roman possède des charmes qui tiennent moins à la succession des moments qu'à la lente et subtile révélation d'une vérité soigneusement occultée, au risque de laisser son lecteur un peu trop vorace sur sa faim une fois arrivé à la dernière page. L'action brumeuse et comme passée au ralenti se déroule à Richelieu (Indre-et-Loire), dans ce « jardin de la France » que Max Ernst a si joliment peint : deux bras de fleuve caressant des jambes de femme en bas résille... Un représentant de commerce, Clair Harondel, tombe sous les charmes vénéneux de Mariette Allespic, jeune épouse du mercier local, dont la rumeur laisse à penser qu'elle posséderait des dons en sorcellerie. Et pas question de basculer dans un « ménage à trois » : le mari disparaît, emporté par une brusque et rapide maladie (que toute la ville aura vite traduite en autre chose), et l'envoûtement peut alors déployer toute sa puissance, lugubrement symbolisé par la fonte en plein soleil de deux mannequins de cire dans la vitrine de la mercerie. Mais, tout comme Prospero s'écriant « *Now my charms are all o'erthrown* », Mariette Allespic doit des années plus tard faire face à la perspective de sa propre mort, qui signifie aussi la fin de ses enchantements. Sorte d'Alcina des Pays de la Loire, elle laisse planer alors sur le pauvre Clair la menace d'un pacte par lequel sa fin signerait également la sienne. C'est là que le livre débute, et c'est à partir de cette épée tranchante et invisible, planant au-dessus de l'étrange ville rectangulaire de Richelieu et de la tête de Harondel, que le rituel auquel se livre Maurice Fourré démarre, entre pensées circulaires ou angoissées et voyages oniriques se déplaçant dans le temps, sans qu'on sache jamais réellement qui parle, qui se trouve où, dans ce qui n'est pas une confusion, mais bien au contraire le petit labyrinthe maniériste et doucement inquiétant que Fourré bâtit mot après mot.

Tout comme *La Nuit du Rose-Hôtel* préparait longuement et

superbement l'instant où le lecteur effleurerait enfin de sa pensée toute l'étendue de la réalité mystique qui entoure des protagonistes en apparence si triviaux, *La Marraine du sel* est la lente cristallisation, sous l'apparence d'un brouillard de paroles fleuries et enchanteresses, d'une inquiétude et d'un mystère qui ne peuvent trouver leur résolution que dans l'échappée d'un simple mot ou d'un seul nom. La conclusion du livre ne conclut rien du tout, et nous engage au contraire à tout reprendre à rebours, à re-parcourir, dans l'étonnement, la toile d'araignée si finement tissée, et à goûter encore plus pleinement les cercles autour desquels Fourré navigue, un doigt levé masquant son sourire. Un peu plus sévèrement, on pourrait dire que *La Marraine du sel*, ce n'est que ça, une atmosphère, un fantôme évanescant qui glisse entre nos doigts et qu'il ne tient qu'à notre désir de merveilleux, miraculeusement préservé dans le monde terne et triste, de suivre encore une fois. Maurice Fourré serait alors un de ces plaisirs coupables, totalement anachroniques, qu'on s'offre hors de tout sentier obligé, de toute téléologie littéraire, voire même loin de toute ambition forcenée pour le langage : rien que le plaisir des mots minutieusement choisis, orfèvrerie magique des vieilles provinces ensommeillées et bercées de légendes, goûtées les uns après les autres, dans la surprise des métaphores, des décrochages, des assembléments illuminés qu'on n'espérerait pas. Miracle anachronique d'un homme écrivant comme un vieux briscard du symbolisme, étrangement égaré aux temps du Nouveau Roman et de l'engagement sartrien, pouvant même en remonter niveau atemporalité rétrograde à un Julien Gracq (qui contribua à sa découverte, d'ailleurs) ; comme si l'explorateur du temps de H.G. Wells débarquait dans la vallée de la Loire, porteur d'amulettes et de phrases d'une autre centurie...

Il y a bien sûr de quoi sérieusement rebuter le lecteur moderne, qui s'usera les sourcils à force de les froncer devant ces dialogues rhétoriques invraisemblables, ces descriptions extrêmement poétisées, ces brèves situations qui se figent et se transforment comme portées dans une autre dimension, pas tellement celle des collages grimaçants de Ernst que ce qu'on appelait autrefois le « style français », ce curieux mélange de limpidité et de poésie apaisée. Bon, je l'avoue, pas vraiment le genre de lectures à l'ordre du jour ; et j'aurais du mal à convaincre

mes collègues amateurs de grands américains d'abandonner séance tenante leurs Sorokine et leurs Vollmann pour cette bizarrerie brillant comme une bougie sur une barque nocturne. Mais pourquoi s'en priver ? La comète descendante du surréalisme, dans les années cinquante, a donné peu de voix vraiment dignes de la génération qui les précédait. Si, pour ce qui est de la poésie, Jean-Pierre Duprey, à jamais caché *Derrière son double*, règne sans partage, protégé par la figure d'Ueline et surtout par la couleur « NOIR » à laquelle il a donné ses plus belles lettres de noblesse, le vieux Maurice Fourré, dans ce domaine de la fiction dont se défiaient tellement Breton et ses amis, a su apporter une touche d'inquiétante étrangeté, blottie entre les eaux de la trivialité et du sublime, qui n'appartient qu'à lui, et qui en fait une de ces « curiosités de bibliothèque » que certains lecteurs se mordraient les doigts d'ignorer.

Il ne nous reste plus qu'à organiser des manifestations devant l'hôtel de la rue Sébastien-Bottin pour que *La Nuit du Rose-Hôtel*, là où tout lecteur de Fourré se devrait de commencer, soit enfin réédité (dans la collection « L'Imaginaire », par exemple, où il fit une brève apparition il y a vingt ans), ses fenêtres et ses occupants enfin dotés d'une lumière nouvelle, et le nom de Fourré enfin réinsufflé de son aura si particulière, si doucement et inaltérablement « magnétique ». Apprenant la mort de Fourré, André Breton écrivit : « L'œuvre de Maurice Fourré est prise dans ses gloires. Elle est de celles qu'on redécouvrira. » Paroles que L'Arbre Vengeur a portés sur le bandeau rouge entourant leur petit dernier. Espérons juste que les mots de Breton accomplissent enfin leur portée prophétique.

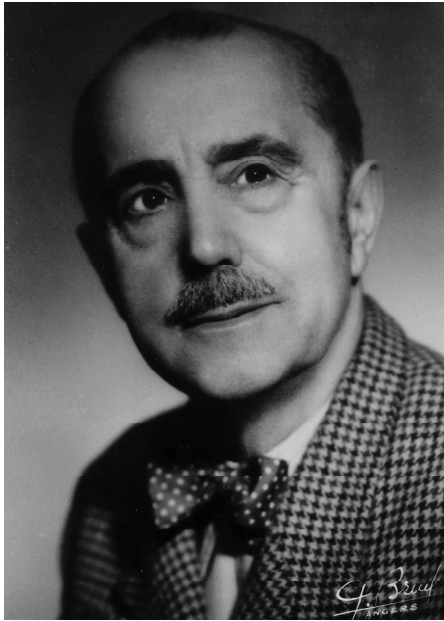
Pierre Pigot

RICHELIEU

À quel moment de ma visite, je ne saurais dire, je m'étais retrouvé flanqué d'un petit vieillard propre et volubile, comme dessiné en filigrane avec sa veste pied-de-poule, son nœud papillon et son chapeau mou des années 1950. Ce cicérone m'avait imposé sa présence et son bavardage avec un naturel et une politesse d'ancien régime si désarmants que je n'avais même pas esquissé une moue d'agacement, et je me laissais littéralement conduire, presque autant soulagé que charmé, à travers le réseau géométrique des rues et des places de la ville close quadrangulaire édifée sur ordre du Cardinal à partir de 1631. [...]

Quand il dut juger que nous avions épuisé tous les aspects intéressants de l'endroit, mon compagnon me fit m'enfoncer dans un boyau aménagé dans l'épaisseur du rempart. Au bout, une passerelle permettait de franchir les douves du côté ouest de l'enceinte. Nous nous retrouvions dehors, et j'en ressentis brièvement comme une frustration. Pourtant l'enchantement n'était pas rompu. Tandis que nous remontions un mail planté de platanes immenses qui borde les fossés, Monsieur Maurice (il voulait que je l'appelle ainsi) continuait de m'entretenir de son attachement à cette ville et à son histoire. Imprévisible, inattendu dans ses aperçus, qui débordaient largement sur ce qu'on peut lire dans les guides courants:

« Voyez la façon, mon cher ami, dont les villageois se sont emparés des douves asséchées et les ont aménagées à leur profit et à leur idée! Jardins d'agrément ou potagers, cela foisonne de plantations exotiques, d'arbres à palmes, de dahlias, de lupins, de planches de légumes, de jouets en plastique qui traînent, d'outils appuyés contre un cabanon ou un cerisier, de brûlis qui fument tout le temps, de chats encoignés, d'allées abandonnées aux mauvaises herbes par des vieillards qui s'éteignent, de fils à linge surnotés de pinces multicolores, de poulaillers, de grillages, de cris, d'intimités jalouses, de silence mis au frais. Vous descendez des maisons du rempart en empruntant des escaliers de cave creusés dans la muraille, à moins que des portes soient



... un petit vieillard propre et volubile ...

directement percées sur des perrons de plusieurs degrés. Autour de ces issues, différents types de constructions se sont agglomérées au mur d'enceinte ; toutes les savoureuses barbacanes ouvrières et petites-bourgeoises : vérandas, hangars en tôle ondulée, ateliers et remises en planches, bûchers, clapiers, pigeonniers, en libre superposition, s'entassant et s'écroulant pêle-mêle. N'est-elle pas proprement réjouissante, cette affirmation d'individualisme, d'anarchisme populaire, faisant la nique à la stricte ordonnance de la cité intérieure ? Cette multiplicité de détournements, d'expressions originales, d'accrocs à la symétrie officielle, à l'égalitarisme impersonnel des façades, à l'austérité architecturale imposée ! Pour moi, je ne vois pas de meilleure exaltation – par contraste – de la ligne, de l'équilibre, de l'harmonie, de la trop rigide (reconnaissons-le) pureté classique. »

« Eh bien, hâtons-nous d'en profiter, ajouta-t-il, et toute sa personne jusque-là si enjouée m'en parut comme ternie d'un seul coup. On parle, en haut lieu municipal, de nettoyer cette charmante « zone » !

Je préfère ne pas imaginer le glacis gazonné qui va remplacer tout ce pullulement de vie... »

Une morne parenthèse de silence s'installa entre nous tandis que nous poursuivions notre marche en tournant sous les platanes. Mais comme nous arrivions à une place que dominait l'effigie majestueuse du Cardinal, la vue de cette statue rendit tout aussi vite son entrain à Monsieur Maurice.



Sancy 63

www.delcampe.net

La place des Halles à Richelieu

« Tenez, reprit-il en raccrochant de façon implicite ses derniers propos, croyez-vous que sa gloire en sera rehaussée en quelque manière, maintenant qu'il ne subsiste quasiment rien de son château? Ah, mon ami, contemplez-le, qui nous regarde approcher : Armand Duplessis, l'homme rouge, le réducteur des grandes têtes féodales, l'homme qui a interdit le duel, ce privilège nobiliaire, et soumis les Huguenots. L'homme de La Rochelle! Imaginez-le, arpentant la grande digue dont il avait fait barrer le port contre la flotte anglaise. C'est ainsi que je le

vois: en condottiere ecclésiastique, bras croisés face au large, armé comme un crustacé d'acier. Un redoutable homard, ce « cardinal des mers », dont les antennes captaient toutes les ondes mauvaises, les menaces, les complots contre l'ordre royal, contre l'État, la France! Le rude homme, en vérité!



Marco68

www.delcampe.net

Unique pavillon subsistant du château de Richelieu

Sacré bonhomme, en vérité! me disais-je pour ma part en l'écoutant, lui. Nous avions pénétré dans le parc du château, sans payer de droit d'entrée ni l'un ni l'autre (je crois qu'il m'avait rendu aussi idéal que lui !). Nous suivîmes une grande allée de marronniers qui nous amena sur le périmètre du château fantôme. Il y a une roseraie à l'emplacement du corps de bâtiment principal, que délimitent encore les anciennes douves. Mais les odeurs qui planaient autour de nous entremêlaient les émanations de crottin, de laurier-rose et, au bout de l'esplanade, d'abricotier. En cette fin d'après-midi estivale, je parcourus longtemps les allées sans fin du parc, considérant ses perspectives qui

témoignent de la folie des grandeurs du créateur des lieux.

Je viens de dire « je » faute d'un moyen plus subtil pour signifier comment je finis par constater, sans que la révélation en fût aussi brutale, que mon guide n'était plus à mes côtés. Il avait dû s'évanouir insensiblement, se fondre dans un bosquet ou, plus vraisemblablement, dans un rai de lumière. Je n'en fus pas inquiet ni triste. Ne s'était-il pas présenté ? Maurice Fourré, grand transparent, montreur d'ombres, metteur en scène du là et de l'au-delà, tonton-j'écoute-le-mystère, ex-factoton d'une quincaillerie angevine, Richelais d'honneur pour avoir situé dans la cité du Cardinal l'intrigue d'un de ses romans roses-noirs, en attente de la résurrection au purgatoire des Lettres ... Sans doute avait-il rejoint dans un quinconce le spectre de « l'homme rouge », que certains visiteurs affirment avoir vu glisser au détour d'une allée, au bord d'un canal.

À mon tour, je m'éloignai, quittai le parc livré à des manifestations qui n'avaient plus commune mesure avec le charme antérieur: il s'y préparait, pour le weekend prochain, une « fête de la chasse », et la petite buvette près de l'entrée retentissait d'échos avinés.

Je dormis mal cette nuit-là, intra-muros, à l'hôtel du Puits-Doré. Digestion laborieuse d'un dîner trop riche et fortement poivré. Atmosphère surchauffée de la chambre située sous les combles, où la chaleur accumulée pendant la journée ne se dissipait que lentement. Et jusque fort avant dans la soirée, il fallut aussi subir le bruit d'un bar voisin, avec un juke-box qui moulait du « Soldat Louis » plusieurs fois par heure.

Vers trois heures du matin, des bruits de démarrage difficile nous réveillèrent. Toux dans la froidure, démarreur récalcitrant, claquement de capot, moteur qui part enfin, qu'on fait un peu ronfler pour obtenir un ralenti normal. Penché par la fenêtre, la pente du toit empêchait de voir la camionnette garée juste en dessous, mais j'aperçus, à la porte du bar en face, une jeune femme aux longs cheveux noirs, serrée dans un peignoir blanc, qui faisait signe d'au revoir avant de rentrer. Je la suivis en pensée jusqu'à une fenêtre du premier étage aux persiennes striées de lumière.

La camionnette s'éloignait par la rue, la porte, la route de Loudun. Je pensai, évidemment, à celle qui circule dans un des récits de Maurice Fourré, en avatar moderne et angevin de la charrette de l'Ankou.

Jean-François Dubois



Les armoiries du Cardinal de Richelieu

Maurice Fourré - Eugène

**Mouton
à la même enseigne**

**Rue Perrière,
27**



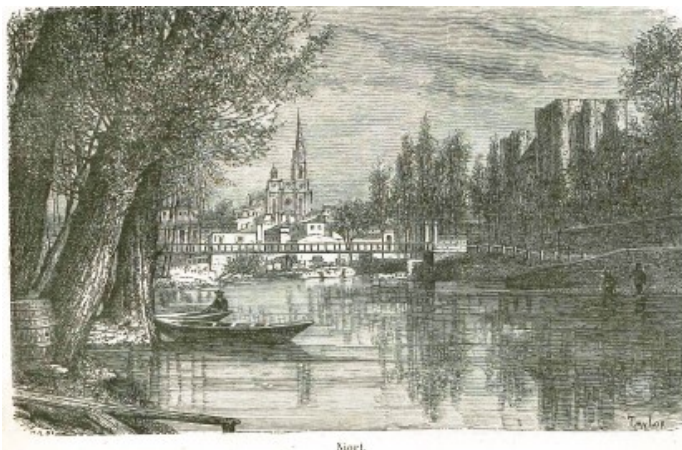
**27,
Rue du Bourreau**

De 1859 à 1862, Eugène Mouton dit Mérinos, écrivain bivalent, délaissé puis redécouvert par les surréalistes, est nommé procureur impérial à Niort. Il loue une maison près de l'église Saint-André et de la caserne où le 12^e dragons vient de prendre garnison. Cette maison deviendra dix années plus tard (le 29 février 1872) propriété des grands-parents de Maurice Fourré, puis demeure de Philiberte Webre, sa grand-mère, restée veuve en 1881...

La maison appartenait depuis le 3 février 1859 à Marie-Louise Clarisse Lamaury. Elle en avait hérité de Madame Clarisse Clerc, dont elle était la filleule et légataire universelle, décédée le 19 décembre 1858, veuve de monsieur Alexis Lefèvre capitaine de cavalerie en retraite.

En 1870, Marie-Louise Clarisse Lamaury, judiciairement séparée de biens de sieur Célestin Pichot, « ancien huissier, aujourd'hui sans domicile ni résidence connus en France » est contrainte à la vente ?

La maison hypothéquée est saisie et achetée en 1870 lors d'enchères « à la bougie » par Monsieur Gautreau et Madame Bonfils qui la revendent le 29 février 1872 à Monsieur et Madame Fourré.



Voici donc Niort, et son bucolique marais de carte postale. Eugène Mouton y trouve une bourgeoisie riche « *aimant l'art, le luxe et le plaisir* » et un petit groupe de nobles, qui lui font un accueil charmant (mais c'était encore sous l'Empire, du moins ce qu'il en demeurait). Son premier contact officiel, avec le préfet Lowasy de Loinville, deviendra rapidement une très vive amitié, scellée par un même amour des insectes.

L'époque aimait à faire tourner les tables et convoquer les esprits. Sans doute inspirée du paraphrénique Victor Hugo, en son exil de Jersey, la pratique en était devenue courante – mais inattendue chez un préfet ... Ainsi se retrouvèrent autour d'un impassible et muet guéridon à trois pieds, Lowasy de Loinville préfet des Deux-Sèvres, sans doute emporté par l'élan de son amitié toute neuve, et Eugène Mouton, procureur impérial à Niort ; pendant plus d'une demi-heure ils attendront en vain leur correspondance avec l'au-delà, par le biais de l'âme de chêne d'un meuble Napoléon III ...

Le nouveau magistrat nouera aussi des relations, moins graves, celles-là, avec les officiers du 12^e dragons, dont le médecin aide-major Jules Servier, écrivain dont la bibliographie mérite d'être oubliée : *La fille du charcutier* suivie de *La fée des vers-luisants* ; *Abus de l'hygiène* ; *Hygiène des fiancés* , etc ... Lorsque le 12^e dragons est

envoyé à Pontivy et remplacé par un régiment de chasseurs, il fera la connaissance du colonel de Gondrecourt, avec qui il pourra parler littérature, puisque ce dernier est romancier et, comme lui, créole de la Guadeloupe. Il y avait là toute une belle jeunesse, bercée de rêves d'explorations et de conquêtes, à l'image de Victor-Emmanuel Largeau¹, une jeunesse qui souvent périt sur l'un des derniers champs de bataille « à l'antique » – sabres tirés au clair sur les gravures d'époque, sous un ciel de sang figé dans la plaine de Reichshoffen et autres lieux propices aux holocaustes –, lors de l'ultime répétition en 1870 (où s'illustra à Belfort, Denfert-Rochereau², encore un deux-sévrien), du grand massacre à l'échelle industrielle que fut la guerre 1914-1918 ...

Si le procureur Mouton se moquait volontiers du goût de son ami Lowasy pour le spiritisme, il n'en demeure pas moins qu'il s'intéressait lui-même à des sujets assez étranges pour un juriste, et ses inquiétudes métaphysiques, qu'évoque sa biographie, confirment le balancement de son pendule personnel entre rigueur rigide de la loi et souplesses d'un « bizarre » que l'on ne dénommait pas encore « science-fiction ». Ses recherches, précocement surréelles, seront célébrées par les surréalistes au siècle suivant. Ainsi s'intéressa-t-il, comme ils le firent plus tard, aux phénomènes de perception à distance, dont il relate ainsi un exemple :

Le fils de Madame la marquise de Massignac était ministre de France à Dresde. Il était marié. Sa mère habitait Niort. Un jour, son valet de chambre, le même que j'ai vu encore chez elle, lui dit que pendant la nuit, étant parfaitement éveillé, il avait cru voir, dans une chambre d'apparat, la femme du ministre son maître couchée sur un lit de parade jonché de fleurs violettes, immobile, les yeux fermés, un crucifix entre les mains, comme une personne morte. Des

¹ Le général Victor-Emmanuel Largeau, « pacificateur » du Tchad, mort à Froidos en Argonne, près de Verdun le 27 mars 1916, bien que né à Irun, était originaire de Magné dans les Deux-Sèvres. Il fut un familier des banquets de « La Fouace », société amicale des républicains des Deux-Sèvres à Paris, dont faisait également partie Maurice Fourré. La première réunion de « La Fouace » fut organisée le 2 février 1893, dans les salons Excoffier, au restaurant de l'hôtelier d'origine niortaise Tirebois, 27 boulevard des Italiens à Paris.

² Pierre Marie Philippe Aristide Denfert-Rochereau, né à Saint-Maixent-l'École dans les Deux-Sèvres, était un ami d'Eugène Mouton.

prêtres et des religieuses, aux côtés du lit, récitaient des prières ; les fenêtres voilées ; et dans la chambre éclairée de cierges, défilaient des personnages chamarrés d'uniformes et de décorations, et venant l'un après l'autre s'agenouiller sur un prie-Dieu. Tout en se disant que ce n'était qu'un rêve, la pauvre mère n'en ressentit pas moins une affreuse impression, et avant la fin du jour elle n'avait pas pu résister à écrire à son fils pour le supplier de la délivrer de ce cauchemar. Le surlendemain, une lettre de son fils arrivait : tout était vrai, et s'était passé à l'heure même où l'Âme du domestique, de ce pauvre diable, qui de sa vie n'avait eu même l'idée d'un cérémonial funéraire pour les femmes de diplomates, avait tout vu. »

Et le récit de ce fantastique orage, d'un gothique tout shelleyen, qui éclate jusque dans la maison, n'est pas un constat de simple police :

Un autre soir, nous étions dans le salon, dont le mur latéral, entièrement couvert d'un lierre épais, descendait jusqu'au has de la vallée; l'autre mur donnait de plain-pied sur le jardin. À chaque façade il y avait sur la vallée une fenêtre, et sur le jardin une porte et une fenêtre, le tout fermé par des crochets aux contrevents et des espagnolettes aux croisées. Je chantais au piano avec Madame Nolte, dans le coin opposé, ma femme était étendue sur une chaise longue, et à sa gauche reposait, sur un guéridon de vieux noyer, une lampe allumée. Tout à coup, sans bruit, sans secousse, contrevents et croisées s'ouvrirent à la fois; une lumière éblouissante, rouge, éclata dans le salon, un tourbillon de vent s'engouffra, secouant les tentures, et fit pencher la lampe. Chose inexplicable, j'eus le temps de traverser le salon et de la retenir pendant qu'elle tombait, et je vis ma femme qui, les mains sur les yeux, paraissait simplement avoir peur. D'un tour de main je fermai tout, et je courus à elle. Mais elle resta un bon moment, toujours les mains appliquées sur les yeux, et ne répondant pas. Quand elle se remit enfin, nous vîmes qu'elle avait, à gauche du front et près de la tempe, une plaque d'une vive rougeur, qui disparut peu à peu avant la fin de la soirée, sans lui faire d'ailleurs d'autre mal. Mais elle avait été tout simplement foudroyée à la tête, et c'est miracle que ce coup de tonnerre ne l'ait pas tuée. Celte fois, je n'avais pas eu le temps d'avoir peur, mais je dus reconnaître qu'on peut n'être pas si poltron quand on se voit secoué par la foudre en fureur. Quoi qu'il en fût, il m'était resté, au milieu de mon bonheur, une de ces impressions sinistres qui viennent rappeler à un homme heureux combien la mort est près de la vie, comment elle ne cesse point de marcher pas à pas sur les talons de ceux qui lui sont plus chers que lui-même ...



Cette maison sise sous l'ombre de la caserne des dragons, sur l'éperon rocheux où s'empilent, penchées sur la Sèvre, d'autres maisons serrées, est celle où Maurice Fourré, écrivain angevin d'origine deux-sévrienne, adoubé lui aussi par les surréalistes, venait passer toutes ses vacances d'enfance.

Voici la description qu'en fait Eugène Mouton :

Le 12^e dragons venait prendre garnison à Niort. Ce devait être pour nous deux bonheurs à la fois, car nous allions y faire connaissance avec plusieurs personnes qui sont restées de nos meilleurs amis, et nous saisîmes à !a volée une maison délicieuse, toujours prise par le colonel du régiment, mais que cette fois nous pûmes louer avant qu'il ne fût arrivé. Elle était située au haut des anciens remparts, dominant la Sèvre, ayant en vue le donjon, la vallée, et sur deux façades douze fenêtres aux trois étages, avec douze points de vue variés dans toutes les directions de la campagne; écurie, remise, bûcher, grenier à foin, deux chambres de domestique, volière, grand jardin en terrasse avec parterre de fleurs et de fruits, charmille, pelouse; enfin porte et clef sur le jardin public, contigu à la maison.



27, rue Perrière à Niort

L'annuaire du département des Deux-Sèvres, pour l'année 1860 précise que le procureur impérial, M. Mouton, habitait bien cette rue, orthographiée « *Pierrière* » à l'époque et que l'on dénommait autrefois « Rue du Bourreau », pour la simple raison que celui-ci y demeurait.



Voici quel était l'esprit du lieu, selon Jacques Simonelli ...

L'univers sensible de Maurice Fourré, réseau subtil de senteurs, de saveurs, de sonorités, de souffles aériens et de lumières alternant avec les brumes et les bruines des pays de l'Ouest, où le conduisaient ses rêveries portées - Loire, Seine - par le courant des fleuves, s'est d'abord tissé pendant l'enfance niortaise de l'écrivain, durant les "inoubliables vacances du cœur" à l'occasion desquelles ses parents, prenant le train en gare d'Angers, l'accompagnaient à Niort, "trois fois par an et à toutes les vacances scolaires", chez sa grand-mère Philiberte, dont la maison et le jardin, situés sur le rocher portant la ville haute, dominaient les vestiges des anciens remparts.

C'est là qu'un monde d'arômes nouveaux se révéla à l'enfant citadin, parfums des fleurs familières du jardin mariées aux fragrances plus rares venant du tout proche Jardin des Plantes, mais aussi les odeurs puissantes et étranges qui montaient de la rue et du quai de la Regratterie, quartier des tanneries auxquelles la cité devait une bonne part de sa prospérité, et dont l'intense activité justifiait les allées et venues des gabares amarrées au port fluvial, avec leur charge de lin, de laine et de soie, et les bois parfois exotiques servant à la préparation des tans. Les senteurs profondes du chêne et du châtaignier, celles, aromatiques, des sumacs et des lentisques s'y mêlaient aux notes astringentes des sels et des aluns, et aux effluves inquiétants du suint des peaux tannées que lavaient et relavaient les eaux courantes de la Sèvre.

La maison était située 27 rue Perrière, tout près de l'angle que fait celle-ci avec la rue de la Poterne, et de l'entrée de l'allée haute du Jardin des Plantes. À droite de l'accès à l'allée basse de celui-ci se dressait, reste des fortifications disparues, la Tour Folie, première tour de l'univers fourréen. Ce vieux quartier de Niort venait d'être remanié en vue de la construction de l'église Saint-André, bâtie sur l'emplacement d'un sanctuaire plus ancien et achevée en 1863, dont les deux tours néogothiques dominaient désormais la ville. Derrière Saint-André, la place Chanzy, où de grands marchés se tenaient depuis le Moyen Age, restait bordée, au Nord, par le long bâtiment classique de la caserne du 7ème de hussards, avec son toit percé de nombreux chiens-assis et son pignon triangulaire. Les journées étaient rythmées, dès le point du jour, par la diane éveillant les soldats et les sonneries nombreuses des cloches appelant aux offices, que la famille Fourré ne devait guère manquer...

... et selon Maurice Fourré lui-même :

Toute ma vie, j'aurai aimé Niort. J'y fus baptisé durant l'été de 1876 en l'église Saint-André. (...) Trois fois par an, à toutes mes vacances scolaires, mes parents m'ont conduit à Niort. Sur le pont métallique aujourd'hui détruit, le train qui nous amenait d'Angers traversait le beau fleuve qui est la frontière du Nord. Dès Thouars, nous avons quitté l'ardoise, et la tuile des toits nous faisait fête. Un ciel moins humide à mesure que nous abandonnions les vallées descendant vers plus de soleil nous annonçait Niort, à mes frères et à moi, par-delà les belles terres onduleuses. C'étaient les inoubliables vacances du cœur qui commençaient.

Le jardin de ma grand-mère, sur la cime de son vieux mur, devenait toute notre vie. Partout, ce n'était que lumière. Un immense horizon invitait nos âmes. Des cascades chantaient. Des cris d'enfants montaient de la Regratterie. Les oiseaux s'appelaient dans le jardin public, si proche. Les trompettes de la cavalerie indiquaient le mouvement des lignes dans la cour du quartier. Dans le ciel vibrant de soleil, aux royautés d'automne, les cloches ailées passaient, que donnait Saint-André. Entre les cordons de buis où nous circulions, tout n'était que fleurs. Ma grand-mère et ses belles-sœurs vieillissantes ne vivaient que pour leur jardin : il était pour elles les saisons et les jours. Quand nous étions las et recrus de cette sagesse dont nous devons ménager de tant de fleurs la grâce et la vie, nous allions joindre, ma sœur, mon frère et moi, un endroit plus abaissé du parapet d'où nous découvrions par-delà l'adorable lacis de la Sèvre Niortaise, la route qui conduit vers l'Ouest.²

Henri Clouzot (1865-1941), cousin germain du sculpteur Pierre Poisson qui fut l'ami de Maurice Fourré, et oncle du cinéaste Henri-Georges Clouzot, dans une note manuscrite insérée (cousue) dans l'autobiographie d'Eugène Mouton évoque lui aussi cette maison, dans une anecdote probablement romancée, qu'il relate non sans amusement :

M. Mouton décrit admirablement la maison qu'il occupait à Niort sur Perrière vis-à-vis la descente qui rejoint la rue de la Poterne. Mais ce qu'il ne dit pas c'est que cette maison était dominée par celle de M. et Mme Grimault deux bons vieux rentiers retirés des affaires. De leur petit jardin en terrasse on voyait

² Les deux textes qui précèdent, celui de J. Simonelli comme celui de Maurice Fourré, ont été reproduits dans *Fleur de Lune* n° 17 (premier semestre 2007)

continua à l'appeler par son nom sans cesse, de sa petite voix elle criait Mouton, Mouton, vieux Mouton. De cela le juge ne sut rien, car il n'en parle pas dans ses curieux mémoires ...

Tout comme Maurice Fourré, Henri Clouzot était membre de *La Fouace*, Société amicale des républicains des Deux-Sèvres. La fête du 28 janvier 1899 intitulée *Revue poitevine* a été rapportée par Henri Clouzot et Georges Bourdeau⁴



Médiathèque régionale de Niort, fonds Clouzot

C'est donc dans cette maison, ancrée telle une vigie tournée vers l'immensité océane de l'Ouest, qu'Eugène Mouton, fidèle à une promesse faite à sa prudente épouse, a rédigé sans relâche ses strates

⁴ Georges Bourdeau, natif de Niort, universitaire, plus tard rédacteur en chef du *Progrès* de Lyon, grand ami de Maurice Fourré. C'est lui qui le présentera à Gaston Deschamps, journaliste, critique, député des Deux-Sèvres, dont Fourré deviendra, comme on sait, le "secrétaire littéraire et politique" (Ndr)

pénales : *Les personnes, la propriété, la famille, l'autorité, la justice, le pouvoir, le travail*, dernier chapitre qu'il conclut sur des sujets fondamentaux : *De la piraterie, de la traite des noirs, des naufrages ...*

C'est rue Perrière également qu'Eugène Mouton entreprit son ouvrage monumental sur la justice (1600 pages !) qu'il termina à Rodez en 1868 : *Les lois pénales de la France en toutes matières et devant toutes les juridictions, exposées dans leur ordre naturel, avec leurs motifs* (2 volumes. In-8°, Paris, Cosse et Marchal, 1868). Certaines notes biographiques signalent qu'Eugène Mouton aurait pris cette année-là une retraite anticipée afin d'embrasser pleinement sa carrière d'écrivain humoriste, sous le pseudonyme de « Mérinos » . Il n'en est rien, puisque Eugène Mouton écrivait déjà sous ses deux noms depuis 1847 :

... Je pourrais ajouter à mes services de presse quelques numéros de *l'Union de la Haute-Marne*, où, dès l'année 1849, j'ai publié cinq feuilletons, dont l'un était *Les Mouches*, qui, revu et corrigé, devait paraître en 1854 dans *Le Figaro*.

Je ne puis de même passer sous silence un journal que j'ai écrit en août 1847, étant encore dans mes classes. Nous étions en vacances à Soisy-sous-Étioles, avec la famille de Mauret. Le journal, illustré d'un perroquet dessiné par Henri Grenier, s'appelait *Le perroquet mignon*. Il était manuscrit.

Bien plus tard, étant substitut à Napoléon-Vendée (...) je publiai *Le chanfrein du Bocage* ou *Le rossignol vendéen*, aussi manuscrit. J'y écrivais, même en vers. Mais ce qui rend ce précédent mémorable, c'est que dans le numéro du lundi 16 octobre 1854, il parut, sous le titre de : *Le cor au pied ou l'arrêt du Destin*, ce qui contenait l'idée créatrice de *L'invalides à la tête de bois*.⁵

⁵*L'invalides à la tête de bois*, nouvelle publiée le 29 mars 1857 dans *Le Figaro*, lança la carrière littéraire d'Eugène Mouton. L'histoire lui aurait été inspirée par *Les aventures du baron de Münchhausen* : en Russie, Münchhausen rencontre un général buveur d'eau-de-vie et d'arak qui a perdu la partie supérieure de son crâne dans un combat contre les Turcs. Une version de Münchhausen fut publiée peu avant (Rudolf Erich Raspe, *Le Baron de Münchhausen surnommé le baron de Crac ou la Fleur des Gasconnades allemandes*, publiée par Hilaire Le Gai, Paris, Librairie de Passard, 1854). Gabriel de Lautrec donne en 1911, sous le même titre, une autre version de *L'invalides à la tête de bois*, dans la collection « Populaire » aux éditions Pierre Lafitte. Titre qui d'ailleurs a fait florès, puisque Éloi Ouvrard (le père du comique troupier) l'a repris en 1877 pour une de ses plus célèbres chansons, et George Simenon en 1952 pour une de ses nouvelles policières. ... Et Maurice Fourré l'avait peut-être en tête lorsqu'il a écrit, en 1907, son *Patte-de-*

M'étant retrouvé procureur impérial à Rodez avec M. de La Chapelle qui arrivait comme préfet, je fondai un troisième journal manuscrit, « La gazette des beaux esprits », avec la collaboration de quelques exilés comme nous. Là, je m'occupai surtout de poésie et d'annonces, mais il n'en est resté rien qui se rattache à ma carrière littéraire ...

Eugène Mouton, écrivain « non-sensique » à la Mark Twain, est également considéré comme l'un des précurseurs de la science-fiction. Sa nouvelle *La fin du monde* ⁶ est l'une des premières à évoquer la destruction de la planète causée par l'industrialisation et le réchauffement du climat.

Tête de Bois, Patte-de-Bois : à quelques décennies d'intervalle, la maison de la rue Perrière a nourri de bien singulières imaginations.

Ph. Landreau

Eugène Mouton : bibliographie non exhaustive

- *Nouvelles et fantaisies humoristiques*. Librairie générale, 1872

Bois.

⁶ *Nouvelles et fantaisies humoristiques*, Paris, Librairie générale, 1872, p. 47-57

- *Voyages et Aventures du Capitaine Marius Cougourdan commandant le Trois-mâts " La Bonne Mère " de Marseille* Librairie Hachette et Cie Paris 1890
- *Aventures et mésaventure de Joël Kerbabu Breton de Landerneau en Bretagne dans ses voyages en Portugal, aux indes Orientales, en Arabie, en Éthiopie, en Chine, au Japon, au Tonkin et en France.* Paris Hachette, 1907
- *Le [XIX^e](#) siècle vécu par deux Français. Le colonel Louis Mouton et Eugène Mouton son fils, magistrat.* Paris, Ch. Delagrave, 1901
- *Les Vertus et les Grâces des Bêtes. Zoologie morale.* Illustrations par Auguste Vimar. Tours, Mame, 1895
- *Les voyages merveilleux de Lazare Poban, Marseillais en Portugal, en Chine, au Royaume du Siam* Paris. Hachette. 1893
- *Le dernier des lions.* Illustrations en couleurs de Vimar. Paris Librairie Ch. Delagrave. 1896

Les citations d'Eugène Mouton sont toutes extraites de son autobiographie : *Un demi-siècle de vie, 1848-1901*, Éditions Delagrave, 1901.

Sur Eugène Mouton, voir aussi Daniel Grojnowski, *Aux commencements du rire moderne, l'esprit fumiste*, Librairie José Corti, Paris, 1997, p. 185 et suivantes.

ÉCHOS

ET



NOUVELLES

Une autre source de *La Marraine* ?

Au mois de mai dernier, nous recevions d'un de nos membres angevins, Jacques Boislève, une lettre dont nous citons un passage ci-dessous :

... Par ailleurs, j'avais découpé en son temps dans *Ouest-France* (ça doit dater d'août 1987) cet article sur une affaire d'empoisonneuse qui s'est déroulée à

Montreuil-Bellay, aux confins de l'Anjou et de la Touraine, tout près donc, comme Loudun, de Richelieu. J'ai évidemment, de ce fait, opéré tout de suite le rapprochement avec *La Marraine du Sel*, me demandant si Maurice Fourré avait pu avoir connaissance de cette affaire Dovalle. Ce qui ajouterait une autre source – la source montreuillaise – à celle des noirs desseins si longtemps imputés à la loudunaise Marie Besnard ...

Nous versions donc cette intéressante pièce au dossier, toujours ouvert, des sources de la *Marraine du Sel*.

En 1806, Anne Robineau empoisonne à Montreuil-Bellay une famille bourgeoise **C'EST LE DÉBUT DE « L'AFFAIRE DOVALLE »**

« Les Dovalle ont été empoisonnés ! » En quelques minutes, ce cri a frémi dans la ville. Et tous de se précipiter, rue des Bancs. On guette la venue, puis la sortie du chirurgien Le Roux, du brigadier Buffreau, du juge de pais Duganguer. On s'étonne, on s'exclame, on s'indigne. Attenter aux Dovalle ! Une famille si respectable, déjà si tragiquement éprouvée ! Toute la petite ville, attachée par le malheur, plaint et condamne. Et toutes les lèvres, durcies par la colère, le mépris ou la haine, chuchotent le même nom, celui de l'empoisonneuse : Anne Robineau.

En 1806, Anne Robineau empoisonne à Montreuil-Bellay une famille bourgeoise

C'est le début de « l'affaire Dovalle »

« Les Dovalle » ont été empoisonnés ! En quelques minutes, ce cri a frémé dans la ville. Et tous de se précipiter, rue des Bancs. On guette la venue, puis la sortie du chirurgien Le Roux, du brigadier Buffreau, du juge de paix Duganguier. On s'étonne, on s'exclame, on s'indigne. Attenter aux Dovalle ! Une famille si respectable, déjà si tragiquement éprouvée ! Toute la petite ville, attachée par le malheur, plaint et condamne. Et toutes les lèvres, durcies par la colère, le mépris ou la haine, chuchotent le même nom, celui de l'empoisonneuse : Anne Robineau (1). Nous sommes le dimanche 14 septembre 1806. Montreuil-Bellay connaît dès lors son affaire. Son empoisonneuse !

On écouterait pendant des heures Geneviève Sigot raconter ce drame de l'horreur. Qui, on peut le dire, De l'horreur. Anne Robineau n'a pas fait moins qu'empoisonner quatre personnes, dont deux enfants en bas âge. Et lorsqu'elle fut prise en flagrant délit, l'arsenic à la main, elle allait éliminer les derniers survivants de la famille Dovalle. Comme si de rien n'était.

Il se trouve que la jeune fille a été manipulée par un oncle des Dovalle, Louis-Robert Le Rocher, et qui plus est, maire de Villebernier. A l'époque, le premier magistrat d'une commune était désigné par le préfet. Mais, au fait, pourquoi ? Pourquoi ? Telle est la question à laquelle l'auteur tente de répondre.

Il y a d'abord les légendes. Et elles vont bon train dans cette bourgade de province que n'aurait pas renié de décrire Balzac. Légende donc, comme celle-ci. Louis-Robert Le Rocher aurait promis à Anne le mariage. Comme celle-là : « Le Rocher lui aurait également promis une demeure au bord de la Loire. Cela aurait été pour elle un moyen d'accéder à une autre condition. »

Mais les principaux mobiles des crimes sont ailleurs. Charles Dovalle, un aristocrate, éprouvait une haine viscérale à l'égard de Le Rocher. Et puis, se cache derrière tout cela une sombre histoire d'héritage, comme il en existe parfois dans les familles bourgeoises. Charles Dovalle a épousé Marie, la nièce de Louis-Robert Le Rocher. Ce dernier, pour hériter du patrimoine familial, devait liquider toute sa famille. « Un beau saïaud », s'exclame passionnée, Geneviève Sigot.

Égaux devant la mort

Le procès s'est ouvert à Angers en 1807. Anne est seule. Quarante et un témoins ont déposé contre l'employée de maison, sans conseil, sans ami, sans allié. L'avocat, commis d'office pour assurer sa défense, ne se manifeste jamais. Abandonnée donc, elle tentera de se justifier. Maladroïtement. D'origine modeste, un père maçon, elle n'a reçu qu'une éducation sommaire. Pendant les trois jours qu'ont duré le procès « les témoins » à charge puis à décharge — se succèdent, les uns diant et arands

d'écraser davantage la fille Robineau ». Quant à Louis-Robert Le Rocher, le tête haute, il a toujours cru en son acquittement que son avocat, le meilleur d'Angers, réclama avec brio. Du reste, les témoins firent preuve d'indulgence pour ce beau jeune homme. Rien n'y fit. « Le 19 avril 1807, en présence du public et des accusés, M. le Président de la cour de justice criminelle du Maine-et-Loire prononçait l'arrêt qui condamnait Anne Robineau et Louis-Robert Le Rocher à la peine de mort... » Le 4 juillet 1807, ils étaient tous les deux égaux devant la mort.

Un exemple pour Marie Besnard ?

Geneviève Sigot, agrégée de lettres modernes, qualifie son ouvrage (2) de récit. Elle a mis deux ans pour le préparer tranquillement. Elle a consulté des documents divers : minutes du procès, archives départementales, municipales et personnelles, ainsi que des journaux de l'époque. L'auteur a évité de tomber dans les pièges de la passion. « J'ai choisi de ne pas faire du sentimentalisme. J'ai refusé le mélodrame. J'ai entrepris un ouvrage historique et littéraire. C'est un travail de composition. » De plus, au récit détaillé, l'auteur adjoint une étude sociale d'un chef-lieu de canton, sous le Premier Empire.

Et puis, est-ce une coïncidence ? Le hasard ? Non loin de Montreuil-Bellay, à Loudun plus précisément, une certaine Marie Besnard viendra, plus d'un siècle après, occulter rapidement l'empoisonneuse Anne Robineau (...).

Thierry GUAULT.

(1) L'empoisonneuse et le poète : l'affaire Dovalle. Editions de la Nourmière, la Nouvelle République, 273, rue de la Salle, 49260 Montreuil-Bellay.
(2) Le poète, car peu après le drame naît un garçon, Charles Dovalle, poète romantique, journaliste qui mourra à 22 ans, assassiné en duel en plein Paris.

NE MANQUEZ PAS...

de RENOUELER votre

ABONNEMENT

dès que vous recevrez



La maison de la famille Dovalle où se déroule le drame.

N'oubliez pas le guide M'sieur dame !

De leur maison, ils ont voulu faire un havre de paix et un « outil de travail ». C'est réussi ! A l'écart du centre de Montreuil, elle domine le Thouet. Dans les combles aménagés où on accède par un escalier en bois vernis, ils ont installé impeccablement leurs archives personnelles.

M. et Mme Sigot, depuis qu'ils ont adopté la commune, il y a une quinzaine d'années,

mènent une vie bien chargée. Partagés entre l'enseignement (lui est instituteur, elle professeur de lettres) et l'histoire locale, ils charpentent leurs souvenirs d'ouvrages auxquels ils se consacrent avec passion (1).

Mais Jacques Sigot n'en reste pas là. Il partage. Il n'est pas rare, en effet, de le rencontrer dans les visites où, du haut de son mètre quatre-vingt-cinq

ans, il guide les touristes à

travers cités. Et guidée, voir le ; dre à p our guide N.



Jacques les tige treuil-Bellay du

Nous sommes le dimanche 14 septembre 1806. Montreuil-Bellay connaît dès lors son affaire. Son empoisonneuse !

On écouterait pendant des heures Geneviève Sigot raconter ce récit de l'horreur. Oui, on peut le dire. De l'horreur. Anne Robineau n'a pas fait moins qu'empoisonner quatre personnes, dont deux enfants en bas âge. Et lorsqu'elle fut prise en flagrant délit, l'arsenic à la main, elle allait éliminer les derniers survivants de la famille Dovalle. Comme si de rien n'était.

Il se trouve que la jeune fille a été manipulée par un oncle des Dovalle, Louis-Robert Le Rocher, et qui plus est, maire de Villebernier. À l'époque, le premier magistrat d'une commune était désigné par le préfet. Mais, au fait ... mais, au fait, pourquoi ? Pourquoi ? Telle est la question à laquelle l'auteur tente de répondre.

Il y a d'abord les légendes. Et elles vont bon train dans cette bourgade de province que n'aurait pas renié de décrire Balzac [sic]. Légende donc, comme celle-ci. Louis-Robert Le Rocher aurait promis à Anne le mariage. Comme celle-là : « Le Rocher lui aurait également promis une demeure au bord de la Loire. Cela aurait été pour elle un moyen d'accéder à une autre condition. »

Mais les principaux mobiles des crimes sont ailleurs. Charles Dovalle, un aristocrate, éprouvait une haine viscérale à l'égard de Le Rocher. Et puis, se cache derrière tout cela une sombre histoire d'héritage, comme il en existe parfois dans les familles bourgeoises. Charles Dovalle a épousé Marie, la nièce de Louis-Robert Le Rocher. Ce dernier, pour hériter du patrimoine familial, devait liquider toute sa famille. « Un beau salaud ! » , s'exclame, passionnée, Geneviève Sigot.

Égaux devant la mort

Le procès s'est ouvert à Angers en 1807. Anne est seule. Quarante-et-un témoins ont déposé contre l'employée de maison, sans conseil, sans ami, sans allié. L'avocat, commis d'office pour assurer sa défense, ne se manifesterait jamais. Abandonnée, donc, elle tenterait de se justifier. Maladroitement. D'origine modeste, un père maçon, elle n'a reçu qu'une éducation sommaire. Pendant les trois jours qu'ont duré le procès [sic], « les témoins, à charge puis à décharge – se succédèrent, les uns dignes et grands dans la douleur comme Charles et Marie Dovalle ; les autres pitoyables dans leur volonté d'écraser davantage la fille Robineau. » Quant à Louis-Robert Le Rocher, la tête haute, il a toujours cru en son acquittement, que son avocat, le meilleur d'Angers, réclama avec brio. Du reste, les témoins firent preuve d'indulgence pour ce beau jeune homme. Rien n'y fit. « Le 19 avril 1807, en présence du public et des accusés, M. le Président de la cour de justice criminelle du Maine-et-Loire prononçait l'arrêt qui condamnait Anne Robineau et Louis-Robert Le Rocher à la peine de mort... » Le 4 juillet 1807, ils étaient tous les deux égaux devant la mort.

Un exemple pour Marie Besnard ?

Geneviève Sigot, agrégée de lettres modernes, qualifie son ouvrage de récit . Elle a mis deux ans pour le préparer tranquillement. Elle a consulté des documents divers : minutes du procès, archives départementales, municipales et personnelles, ainsi que les journaux de l'époque. L'auteur a évité de tomber dans les pièges de la passion.

« J'ai choisi de ne pas faire du sentimentalisme. J'ai refusé le mélo. J'ai entrepris un ouvrage artistique et littéraire. C'est un travail de composition. » De plus, au récit détaillé, l'auteur adjoint une étude sociale d'un chef-lieu de canton, sous le Premier Empire.

Et puis, est-ce une coïncidence ? Le hasard ? Non loin de Montreuil-Bellay, à Loudun plus précisément, une certaine Marie Besnard viendra, plus d'un siècle après, occulter rapidement l'empoisonneuse Anne Robineau (...).

Thierry Gouault
Ouest-France

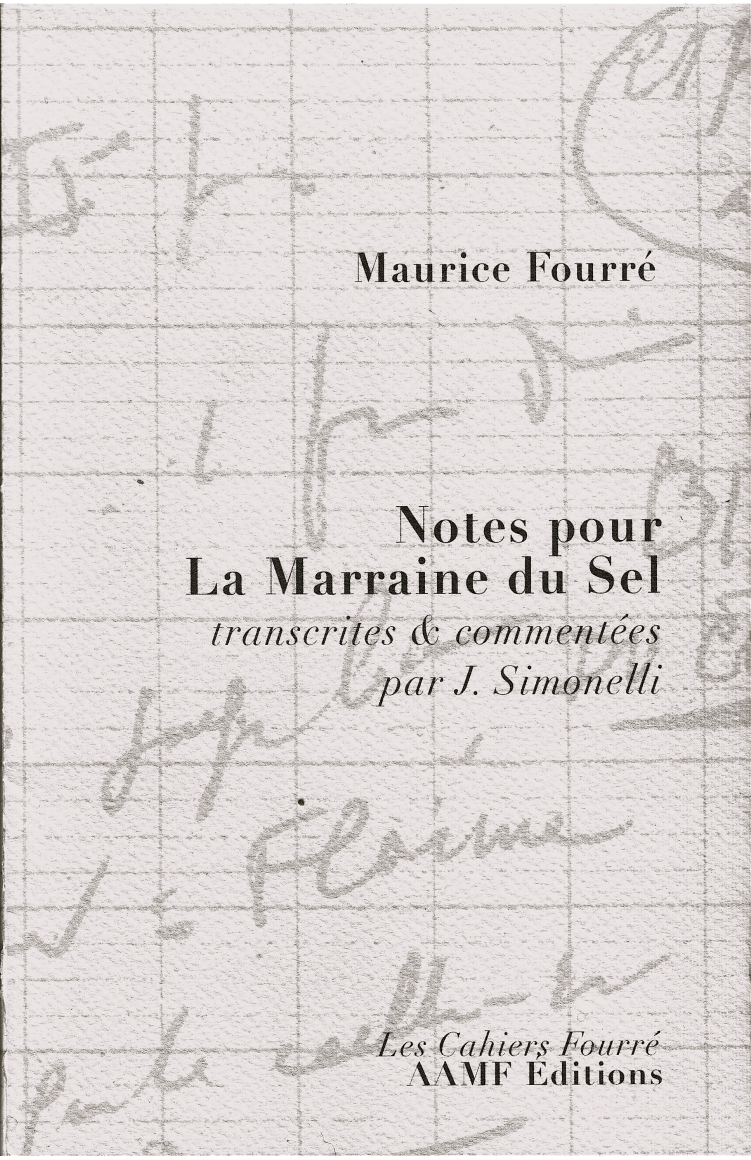
Les Cahiers Fourré

L'année 2010 a été, à beaucoup d'égards, favorable à la cause fourréenne. Notons, parmi les succès engrangés, la subvention obtenue du CNL (Centre national du Livre) : elle nous a permis d'entreprendre la réalisation d'un projet qui nous trottait dans la tête, celui des « Cahiers Fourré ». Il s'agit de publications hors-série, sur tel ou tel aspect concernant l'œuvre et la vie de Maurice Fourré.

Trois de ces cahiers ont d'ores et déjà été publiés cet automne, à l'occasion du Salon de la Revue : *Notes pour la Marraïne du Sel* (il s'agit d'un des carnets de notes rédigées par Fourré lors de l'écriture de la *Marraïne*, transcrit et commenté par J. Simonelli) ; *Lettres à Julien Gracq* (l'ensemble des lettres écrites par Fourré à Gracq entre 1949 et 1953) ; et le cahier contenant l'ensemble des *Dessins pour la Marraïne*, par Tristan Bastit.

Ce n'est que le début, puisque la collection va s'enrichir de plusieurs autres titres, recueil de textes inédits de Fourré ; correspondance Fourré/Butor, Fourré/Carrouges, Fourré/Briant (et d'autres, au fur et à mesure des découvertes) ; cahiers spécialement consacrés à tel ou tel des romans de Fourré, comme le *Rose-Hôtel* ... etc.

Vous pouvez vous procurer ces beaux *Cahiers*, à tirage limité, en les commandant à l'AAMF, au prix de 10 € l'exemplaire pour les membres de l'association (20 € pour les non membres).



Maurice Fourré

Notes pour
La Marraine du Sel
transcrites & commentées
par J. Simonelli

Les Cahiers Fourré
AAMF Editions

PARTHÉNOGÈNE (suite et fin)

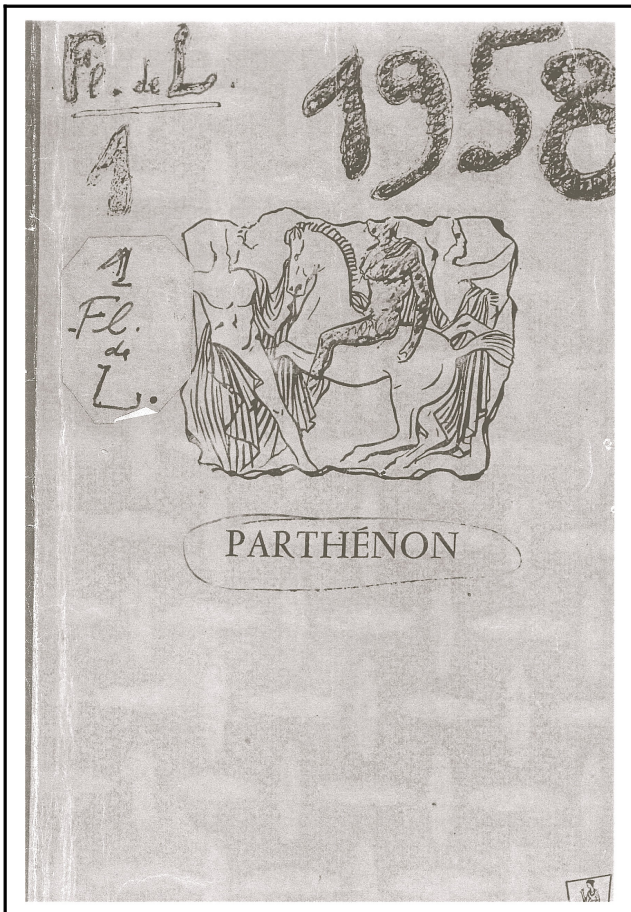
Les familiers du surréalisme qui, pour des raisons de disponibilité éditoriale, n'ont pas (encore) lu Fourré ont du moins lu, dans *La clef des champs* (Gallimard, 1953), la préface de Breton à *La Nuit du Rose-Hôtel*, qui est à la fois la meilleure et la pire introduction à sa lecture. Cette préface mériterait, à elle seule (ou alors avec celle, rédigée la même année, pour le *Mécanicien* de Jean Ferry¹) de faire l'objet d'une étude, qui concernerait davantage l'art de Breton que celui de Fourré. Tel quel, le texte comporte à la fois un manifeste de l'actualité littéraire (et idéologique) du surréalisme au mitan du siècle dernier, une coquille et ... une perle. Laissons le manifeste de côté, on verra plus tard ; pour la coquille – « état » au lieu d'*étal* –, dont la particularité est de persister dans la Pléiade, comme si nul expert, y compris l'auteur lui-même, n'avait jamais pris soin de relire cette préface avec attention, nous en avons déjà rendu compte dans *Fleur de Lune* n° 21.

Venons-en à la perle. Dans le dernier numéro de *Fleur de Lune*, nous avons relevé la retentissante formule “à la Malraux” par laquelle, sous prétexte de rehausser le *Rose-Hôtel*, Breton l'accable : puisque, de l'aveu même de son auteur, « Madame Bovary c'est moi », «...les enfants de Flaubert et de Madame Bovary » ne peuvent qu'être ceux que Flaubert ... se serait fait lui-même, à la faveur de ce que la faculté désigne comme une “parthénogène”.

En mettant ces points sur ces **i** intempestifs, nous avons oublié de noter que Fourré rédigeait le brouillon de ses manuscrits sur des cahiers d'écolier de marque Le Voilier, ou ... *Parthénon* !

B.D.

¹ Lequel *Mécanicien* (et autres contes) vient d'être réédité chez Finitudes, avec une belle préface de Raphaël Sorin.



FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

tél&fax : 01.42.64.83.54

@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr

site Internet : [www.http://aamf.tristanbastit.fr](http://aamf.tristanbastit.fr)

Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

***Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.***

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de
nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle
mérite

Fleur de Lune n° 24 - décembre 2010

